

Jack FERET



LA SAGA DE [ÔM]-III

ISHI

ANNAEDITIONS

CHEZ ANNAEDDITIONS

Jean-Pierre BERGEON

Chenille

Henri CARLIOZ

Amédée

Nicolas CHARPENTIER : Les Chroniques d'Esperia

Tome 1 : L'aube des temps

Tome 2 : L'avènement de la civilisation

Tome 3 : Les temps médiévaux

Tome 4 : L'époque moderne

Tome 5 : Le crépuscule du destin

Jean-Luc DEMELIER-RIFFEAUD

Les marches du temps

Porta Tempus

Jack FERET : La Saga de [ÔM]

Tome 1 : La Sphère (Mars 2011)

Tome 2 : La Pyramide enfouie (Novembre 2011)

Antépisode : Sefrkhêt (Juillet 2012)

Tome 3 : Ishi (Septembre 2013)

Tome 4 : Uta (Novembre 2014)

Tome 5 : Renaissance (Novembre 2015)

Bastienne GERE

Tu m'en diras des nouvelles ...

Hybride

Danielle GOURBEAULT-PETRUS

Le marais des Sauryls

L'alliance des Endomices

Jack FERET



LA SAGA DE [ÔM] - III

I S H I

ANNAEDITIONS

Manuscrit protégé par © Copyright France 2013

À ma chère Coco,
qui m'a lancé un défi
que j'ai relevé.

Ce livre numérique a été publié via bookelis



PROLOGUE

Le commencement de toutes les sciences, c'est
l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont.
(Aristote)

Nous avons une Mission : développer, partout où elles se trouvent, la vie et l'intelligence. Nous le devons, afin de résoudre le Mystère qui plane dans les Univers. Nous avons donc implanté, il y a très longtemps, des êtres bipèdes sur une planète bleue. Nous les avons appelés [ÔM], parce qu'ils étaient nobles. Lorsque nous sommes revenus, bien plus tard, alertés par les observateurs que nous avions postés, nous avons eu la joie de découvrir un peuple magnifique, très différent des autres, dont les caractéristiques psychiques répondaient à ce que nous souhaitions. Toutefois, ils étaient encore incarnés. Leur niveau de civilisation dépassait celui de leurs voisins, alors que leur origine était commune. Un de leurs petits, une femelle, montra des dons exceptionnels au point qu'elle faillit « renaître », c'est-à-dire libérer son Énergie Cosmique du corps qui l'emprisonnait. C'était sans compter avec le machiavélisme d'une reine qui fit échouer nos plans. La « Renaissance » de Sefrkhêt n'eut pas lieu. Mais sa fille et quelques Münôriens survécurent. Tous les génies humains que cette Terre enfanta, étaient leurs héritiers. L'expérience initiale reprit et nous avons attendu patiemment.

Cette attente nous a déçus. Cependant, les observateurs discrets laissés sur cette planète ont réussi à sélectionner, parmi les humains ceux qui, quelques transformations génétiques aidant, pouvaient redevenir des [ÔM].

Nous avons fait ce qui nous paraissait juste, en demandant aux « puissants » de ce monde, ce que l'Homme avait fait du génie que nous lui avons donné. Ils nous ont montré alors, sans aucune pudeur, leurs côtés les plus vils. Nos consœurs

nous ont évité de commettre l'irréparable, mais nous n'avons pu empêcher ces terriens de s'entretuer. Nous ne sommes pas étrangers à cet holocauste. Nous avons mal évalué leur intelligence et leurs faiblesses, nous n'avons pas compris qu'ils n'étaient pas capables d'entendre la portée de notre message.

Nous ne savons pas tout, nous commettons des erreurs, nous ne sommes pas parfaits...

La folie meurtrière des humains aurait rendu cette belle planète stérile si nous n'étions pas intervenus.

Dans longtemps, très longtemps, elle retrouvera son aspect d'antan. Mais on peut y vivre, les [ÔM] s'y sont fait une place, des survivants sortiront de la barbarie et s'y multiplieront. Espérons qu'ils ne répèteront pas leurs vieilles erreurs. Notre Conseil Central a donné son accord pour poursuivre l'expérience commencée il y a deux cent mille révolutions terrestres. Exceptionnellement, [ISHI] en est l'Arbitre jusqu'à son achèvement. Ce n'est que justice.

Nathalie, ses compagnons et leurs enfants ont réussi à reconstituer, dans les murs de Qütbmünôr ressuscitée, une société harmonieuse. La seconde génération [ÔM] est prometteuse et la fille aînée de Nathalie, Ishi, porte nos espérances. Nous sommes convaincus qu'elle résoudra les problèmes posés par Masa. Elle s'y est engagée.

Mais le bon déroulement de cette expérience est troublé par l'apparition, aux confins du système solaire, d'une menace dont nous évaluons mal la puissance. Elle vient d'un « ailleurs » que notre science ignore. Nous savons juste qu'avec le temps, elle devient plus dangereuse, plus insaisissable. La force occulte qui la dirige, prend plaisir à éteindre les étoiles. Lorsque nous la localisons, nous pouvons l'attaquer et la détruire car elle ne résiste pas à l'antimatière. Mais pour combien de temps encore ?

[AKAN] est inquiet. Chargé par nos Arbitres Suprêmes de gérer les situations conflictuelles rencontrées dans les Univers, il a constaté que les virus galactiques se multipliaient plus rapidement que par le passé et qu'ils n'étaient plus « inertes ». Bien au contraire, leur nombre croissant leur permet de former de véritables armées capables de manœuvrer en bon ordre, appliquant une stratégie et des tactiques sophistiquées. Un bras de la galaxie spirale qui abrite les [ÔM] semble être leur prochaine cible. C'est tout près de l'étoile qui éclaire la Terre. Quelques indices laissent à penser que la naine rouge, appelée par les Terriens « Proxima du Centaure », est particulièrement visée, ainsi que le couple stellaire auquel elle est liée par gravitation. C'est pourquoi, après en avoir débattu avec le Conseil Central, [AKAN] a demandé à la flotte des Sphères de se déployer à proximité de ce système.

Quant à nous, avec quelques grosses unités, nous montons la garde dans le gigantesque nuage d'objets de toutes sortes, qui entoure le Soleil et en marque la limite. Malheureusement, chaque bloc de roc ou de glace est une cachette potentielle pour un ou plusieurs virus. Notre puissance de destruction est infinie, mais nous ne pouvons l'employer qu'avec modération car l'équilibre galactique est fragile.

Sur Terre, les [ÔM] font face à de terribles épreuves. « Géo » (ainsi l'a appelée Ishi) a tourné une fois autour de son étoile depuis que Nathalie et ses compagnons sont partis redécouvrir leur planète.

Les hommes qui ont survécu au cataclysme déclenché par leurs dirigeants, sont peu nombreux. Revenus presque à l'état sauvage, manquant de tout, ils se battent avec une nature hostile qu'ils peinent à dompter.

Nathalie sait tout cela. Nous ne lui avons rien caché et elle a partagé ce lourd secret avec les autres arbitres.

La seconde génération des [ÔM] a pris le relais de ses aînés. Ils sont jeunes et doivent déjà faire face à une menace qui n'est pas moins dangereuse que celle qui sévit dans la galaxie.

S'ils savaient...

Mais, laissons-les vivre leurs aventures. Nous non plus, alors, nous ne savions pas tout...

[ANOKHI]



MOSKVA¹

Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée,
le dernier poisson capturé, alors le visage pâle s'apercevra
que l'argent ne se mange pas...
(Sitting Bull, chef de tribu et médecin Dakota. 1831-1890)

Nouvelle ère, année 27, mois d'Avril.

Épuisé par des mois de marche dans des conditions hivernales épouvantables, l'homme tomba à genoux. De cette petite hauteur qui surplombait la rivière, éperdu, il regarda le paysage alentour et se mit à sangloter. Il avait réussi. Mais quelle désolation ! À la place de Moscou, une plaine couverte de neige, parsemée de buissons et de jeunes arbres. Ici et là, des pierres, du bois, de la ferraille dépassaient du manteau blanc.

L'homme semblait avoir cent ans. Voûté, le visage buriné tant par l'âge que par les éléments et les privations, s'aidant de son bâton, il se releva et se détourna lentement du terrible spectacle. Dans la brume légère du printemps, la colonne du peuple hétéroclite qui l'avait recueilli quelques mois plus tôt, se frayait lentement un chemin en suivant ses traces.

Illah lui avait montré un jour une vieille carte et y avait posé son doigt, désignant l'endroit choisi pour fonder sa nation, loin de ceux qui lui voulaient du mal. Et il lui avait demandé de l'y mener.

L'homme était de ces miraculés qui avaient survécu au cataclysme. Que n'avait-il pas enduré ! Quelle rage lui avait permis de vivre ! La mort qui rôdait partout, la puanteur, la ville rasée qui brûlait, les arbres calcinés et tous ces cadavres consumés, démembrés, qui répandaient une odeur de porc

¹ C'est le nom russe de Moscou qui se trouve sur la rivière du même nom (la Moskova en français).

grillé. Et ces cendres qui tombaient à n'en plus finir et recouvraient tout... Puis des nuées de bulles et de sphères, venues du ciel, se mirent à faire le ménage, à nettoyer, à effacer les stigmates de l'explosion, à redonner un aspect « humain » au paysage.

« Humain », était-ce le bon mot ? Il se croyait en sursis et ne pensait pas survivre aux radiations. Force lui fut de constater que ces milliers d'objets ronds qui sillonnaient les airs dans un silence impressionnant, gommaient la laideur ambiante jour après jour. Ils lui apportèrent même de quoi se nourrir : des fruits, du pain, du lait, des œufs. Venus d'où ? Il avait beau marcher, parcourir des lieux connus méconnaissables, il ne trouvait que ruines noircies, squelettes d'arbres et immenses surfaces chauves. Pendant plusieurs jours, il n'avait vu personne au point qu'il crut être seul au monde. Enfin, il aperçut une silhouette bipède courant vers lui en criant. C'était une femme, vêtue de guenilles, aussi sale que lui. Il la prit dans ses bras et ils restèrent enlacés un long moment, heureux de s'être trouvés. Au fil des jours, d'autres pauvres diables se joignirent à eux. Pendant ce temps, le paysage alentour changeait. Les charognes disparaissaient, de jeunes arbres aux essences inhabituelles ou inconnues, apparaissaient. Un beau matin, à proximité de l'endroit où ils s'étaient réfugiés, ils virent un cheval, une chèvre et deux vaches. Un peu plus loin, il y avait une vieille charrue toute rouillée...

L'homme savait déjà que le cataclysme était l'œuvre des humains. L'énorme vaisseau qui tournait autour de la Terre lui avait sauvé la vie. Puis une deuxième Sphère apparut. Visibles à l'œil nu pendant un an, elles disparurent l'une après l'autre, laissant une planète convalescente qui, sans elles, serait devenue stérile.

La cinquantaine de personnes qui s'étaient regroupées, se retrouvèrent dans le dénuement... Peu à peu, la vie s'organisa, difficilement. Il fallut tout réapprendre.

L'homme se rappela ces mois de privations pendant lesquels ils vécurent comme des chiens. Ils connurent la faim, la crasse, la peur, le malheur, les maladies. Il eut la tristesse de perdre cette femme qui s'était jetée dans ses bras. Devenue sa compagne, elle succomba en mettant au monde leur enfant qui disparut, à douze ans, gelé par le blizzard d'un hiver dévastateur. Il vit mourir la plupart de ses compagnons des premiers jours. Et la plupart de leurs enfants. Pourquoi les autres et pas lui ? Quelle fatalité le maintenait en vie, année après année ?

Un matin, il entendit une rumeur apportée par le vent du sud. Elle s'enfla, devint un bourdonnement, un brouhaha. L'un de ses semblables dévala une butte en courant. Ses bras faisaient des moulinets. Essoufflé, il criait des mots inintelligibles. Lorsqu'il fut calmé, il expliqua qu'un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants arrivaient avec des animaux et des chariots.

Les membres de la petite tribu se ruèrent au sommet du monticule. Devant leurs yeux incrédules, s'élevait une longue colonne bruyante. À sa tête marchait un homme vêtu d'une robe blanche. À ses côtés, un tigre. Juste derrière lui, deux femmes, jeunes et belles, bien habillées. Lorsqu'il les vit, l'homme en blanc mit ses bras en croix, s'éleva dans les airs et se posa devant eux.

- Je suis Allah.

Cette phrase, ou plutôt cette idée, retentit au tréfonds de leur tête. Pourtant, leurs oreilles n'avaient perçu aucun son. Lorsqu'il ajouta : « Je suis le Dieu Vivant », ils se prosternèrent. C'est ainsi que Nicolas Iéjov² rencontra Masa. Il était sans doute le seul, à cet instant précis, à savoir que l'individu qui avait étendu sa main sur eux, était un imposteur. À près de soixante ans, il se rappelait ce que disaient, juste avant le désastre nucléaire et chimique, ceux qui étaient revenus de la Sphère. Pourtant, inspiré par il ne savait quelle

2 Cf. La Saga de [ÔM] - I : La Sphère.

curiosité ou instinct de conservation, il s'était prosterné lui aussi.

Le petit clan fut absorbé par le « peuple d'Illah » et apprit, le temps passant, à s'exprimer dans le sabir qui avait germé dans ce creuset, formé de tribus disparates venant, chaque jour, grossir les rangs de cette nation subjuguée. On s'employa à les catéchiser en racontant, avec force détails, les miracles du « Dieu Vivant ». Nicolas écoutait mais n'en pensait pas moins.

Les semaines passant, il fut convaincu que ce dieu n'était pas celui qu'il voulait faire accroire. Peu avant le déclenchement des hostilités qui ruinèrent la civilisation, Nicolas avait rejoint une commission chargée d'évaluer le danger réel que représentait l'énorme Sphère. Ce vaisseau avait certes détruit tous les satellites artificiels et les stations spatiales, mais n'avait engagé aucune action hostile contre la Terre et ses habitants, malgré la fusée « Quasar » que les Russes avaient lancée contre lui. Les membres du comité avaient conclu que ces aliens n'avaient peut-être pas d'intentions belliqueuses. Ils avaient reçu des informations collectées auprès de ceux qui étaient revenus de l'espace. Nicolas, pendant des heures, avait parcouru des procès-verbaux d'interrogatoires. Il avait été frappé par la concordance des témoignages, surtout ceux qui concernaient des terriens, d'abord « normaux », puis dotés des pouvoirs singuliers de léviter, se téléporter et enfin s'exprimer par la pensée.

Illah était de ceux-là, mais n'avait pas la perfection décrite dans les documents dont il avait eu connaissance. Lorsqu'il s'élevait dans les airs, son déplacement était lent, laborieux, son corps était raide, ses bras, toujours en croix, lui servaient visiblement de balancier. Et sa capacité à utiliser sa pensée comme moyen d'expression se limitait à un échange unilatéral. Les récits des ex-prisonniers de la Sphère décrivaient des pouvoirs plus étendus et mieux maîtrisés.

L'attention, toute scientifique, portée par Nicolas Iéjov au « Dieu Vivant », fut interprétée par certains comme de la

vénération. Un matin, on vint le chercher et il se retrouva sous une tente confortable, face à un homme assis sur un trône, un tigre et deux femmes.

Le grand félin, allongé aux pieds de son maître, rauqua en se levant et s'approcha de Nicolas, raide de peur, au point de ne pouvoir soutenir le regard de l'animal. Celui-ci le flaira, lui tourna autour. On n'entendait que le souffle puissant du fauve. Nicolas sentit ses moustaches frôler ses mains. Puis, la bête s'éloigna et reprit sa place première.

- Tu lui plais !

Cette idée jaillit dans son crâne, comme si on avait placé un haut-parleur au centre de son cerveau. Pourtant, ses oreilles n'avaient perçu aucun son.

- Tu lui plais, c'est bien ! Tu es peut-être l'homme le plus âgé de la caravane. Quel âge as-tu et d'où viens-tu ?

Nicolas réfléchit un court instant et décida de mentir.

- Je ne sais plus exactement, Seigneur (il insista sur le mot), car je n'ai pas compté les années écoulées depuis la guerre. J'ai toujours habité là où tu m'as trouvé. Avant, il y avait une grande ville...

- Appelle-moi « Illah », comme tous ceux qui me suivent et m'aiment. Que faisais-tu dans cette grande ville ?

- Je la faisais visiter à ceux qui voulaient la voir parce qu'elle était belle.

Nicolas ne sut jamais pourquoi il avait répondu ça. Néanmoins le visage d'Illah se détendit en un large sourire. Il se leva et s'approcha de lui.

- Quel est ton nom ?

- Mes parents m'ont appelé Nicolas.

Il avait préféré faire une réponse ampoulée, répondant parfaitement aux habitudes des croyants lorsqu'ils s'adressaient à leur Maître. Ceux qui endoctrinaient les nouveaux venus passaient beaucoup de temps à enseigner l'art de parler avec déférence au « Dieu Vivant ». Nicolas avait bien retenu les leçons et excellait en cet exercice.

Personne d'autre n'aurait osé mentir à Illah. On disait qu'il lisait dans les crânes. Mais Nicolas avait constaté que c'était une légende. Il avait la faculté de percevoir confusément des pensées, on ne pouvait le nier. Mais, il ne jouissait pas des dons acérés des « mutants » de la Sphère. Tous les terriens qui en étaient revenus avaient insisté sur le trouble qui s'emparait d'eux lorsque les aliens ou les mutants pénétraient leur esprit.

- Approche !

Illah se leva et tendit sa main. Nicolas mit un genou en terre et baissa la tête.

- Relève-toi, mon ami. Je t'observe depuis longtemps, d'autres aussi. Tu m'aimes, tu me respectes et ça me plaît. Je sais que je peux te faire confiance. Ta sagesse est reconnue par tous et j'ai besoin de toi. Désormais, tu seras à mes côtés pour me conseiller. Va, je t'appellerai au moment opportun.

Nicolas se retrouva dehors, un peu hébété par ce qu'il venait de vivre. Mais il remarqua immédiatement un changement dans le regard de ceux qui l'entouraient. Il jouissait désormais d'une aura particulière, Illah avait étendu sa main au-dessus de sa tête.

Pendant plusieurs semaines, Nicolas entra peu à peu dans l'intimité du « Dieu Vivant ». Les deux femmes d'Illah avaient chacune des attributions bien définies. Shakîla était le porte-parole de l'être divin et présidait à la satisfaction de chacun de ses désirs. Elle transmettait les ordres à ceux qui formaient cette petite cour, composée d'hommes et de quelques femmes chargés de l'intendance, des soldats et aussi du culte. Personne n'osait s'opposer à Shakîla d'autant plus que le tigre lui obéissait.

Peu à peu, Illah s'installait dans son rôle, communiquait de manière absconse, confiant ses pensées intimes à une femme, rencontrée au hasard des chemins. D'un certain âge, ayant survécu au cataclysme, elle savait écrire et couchait sur tout ce qu'elle trouvait, au moyen d'une plume et de sang d'animal, les

moments de la vie du gourou et chacune de ses pensées. Nicolas ne comprenait pas ce qu'elle écrivait en caractères latins. Elle lui dit un jour que c'était du turc.

Amîra paraissait, aux yeux de l'extérieur, plus effacée. Nicolas apprit bientôt que c'était elle qui avait la grâce d'Illah. En fait, elle était son premier conseiller, Nicolas n'était que le second. Lorsque le Maître écoutait quelqu'un, elle était toujours là, silencieuse, dans un coin de la tente, à peine visible. Mais aucune décision importante n'était prise sans son avis préalable, souvent pertinent. Elle ne savait ni lire, ni écrire, comme presque tous ceux qui suivaient le « Dieu Vivant », mais elle était fine, intuitive, intelligente. Nicolas s'aperçut vite qu'Illah avait voulu, en le choisissant comme conseiller, confronter un avis masculin à celui de sa femme. Il dut admettre qu'il arrivait presque toujours aux mêmes conclusions qu'Amîra. Hormis cela, elle était vraiment belle et jouissait des faveurs du Maître qui ne se lassait jamais d'elle.

Enfin, il y avait le tigre que tout le monde craignait. Nicolas ne sut jamais d'où il venait. On lui raconta bien sûr dans quelles conditions Illah l'avait apprivoisé³. Mais d'où venait-il ? Personne ne le savait. Ceux qui en connaissaient les origines avaient disparu ; la vie des gens était courte alors. Par sa taille et son pelage clair en hiver, il passait pour un tigre de Sibérie. Par quel miracle s'était-il retrouvé au Moyen-Orient ? Cet énorme chat inquiétant obéissait au doigt et à l'œil à Illah, l'accompagnait partout et épouvantait tout le monde, même lorsqu'il ronronnait. Il était le seul témoin des moments d'isolement du gourou qui, au moins une fois par jour, arrêtait la caravane et s'éloignait pour aller méditer, parfois pendant un jour ou deux. Cette maudite bête sentait tout, entendait tout, voyait tout. Et personne n'avait jamais osé suivre Illah lorsqu'il s'isolait.



3 Cf. La Pyramide Enfouie : Le Prisonnier.

Quelques mois plus tôt.

L'air était froid. Au pied de la colline, le Dniepr étirait vers le nord son cours sinueux. L'automne avait jauni le paysage. Bientôt les chemins et les terres se transformeraient en borbiers. Les chariots s'enliseraient. Puis, ce serait le gel et la neige...

Masa gonfla sa poitrine et la remplit de cet air matinal, lorsque le jour naissant glisse sur le paysage et éclaire d'une lumière pâle les monts et les vaux. Son esprit était vide, il avait fait de mauvais rêves. Que de mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait été libéré de ses entraves par cette fille magnifique.

Devenue sa première épouse, son corps avait cette souplesse unique qu'il ne retrouvait pas chez Shakîla. Un souffle puissant attira son attention. Le tigre s'assit à côté de lui et huma l'air. Soudain il s'agita, respira bruyamment, agita ses oreilles et se leva, gueule ouverte, crocs en avant. Il regarda son maître, fit quelques pas en direction du levant, s'arrêta et regarda à nouveau Masa. Celui-ci, comme mû par un mécanisme, emboîta le pas à la bête qui avançait doucement en direction de la forêt de jeunes bouleaux qui couvrait la région. Il se replongea dans ses pensées... Avant qu'Amîra ne le libère... Que s'était-il passé ? D'où venait-il ? Pourquoi ces barbares voulaient-ils le tuer ? Autant de questions auxquelles il était incapable de répondre. Il se rappelait juste qu'il était à cheval et qu'il allait quelque part... Et puis plus rien, jusqu'à son douloureux réveil dans une prison sordide.

Le fauve s'arrêta, le muflle levé. Un grondement sourd et il se ramassa, prêt à bondir, comme s'il avait vu une proie. Masa l'arrêta d'un geste. Il venait d'apercevoir quelque chose au pied d'un arbre et s'en approcha lentement. À côté de lui, le tigre rauquait et ne tenait pas en place. Installé entre les racines d'un grand arbre, un couffin contenait deux nouveaux nés identiques, des jumeaux. Des fourrures les protégeaient du froid. Les enfants dormaient. D'un geste, Masa envoya son

tigre, qui semblait particulièrement nerveux, à la chasse. C'était habituel, cette grosse bête avait besoin de sa ration journalière de viande et parfois il ne revenait pas pendant plusieurs jours. Il était alors repu et son pelage était taché du sang de ses proies.

Masa s'agenouilla. Les deux bébés avaient l'air en bonne santé. Il se releva et regarda alentour. La forêt, rien qu'elle, partout ; aucune trace de présence humaine. D'où venaient ces enfants ?

Un long feulement le tira de ses pensées. Le fauve qui était à quelques mètres, s'approcha de lui, bondit dans l'autre sens, s'éloigna, s'arrêta et répéta l'opération à deux reprises. Masa comprit que le tigre l'invitait de le suivre. Il s'assura que les enfants dormaient toujours et se mit en marche. Quelques minutes plus tard, il déboucha dans une vaste clairière où il fut saisi par la sauvagerie du spectacle. Quelques cabanes achevaient de se consumer. Des corps horriblement mutilés et calcinés gisaient parmi les décombres fumants. Masa, pour la première fois depuis longtemps, tremblait. Il s'approcha en claquant des dents, incapable d'arrêter le mouvement convulsif de ses mains. Le vent chassait la fumée et la puanteur dans la direction opposée. C'est pourquoi il n'avait rien senti, alors que l'odorat du tigre, plus développé, avait perçu les effluves âcres du feu. Les cadavres noircis par les flammes avaient été visiblement tués à coup de hache. Crânes fendus ou éclatés, poitrines enfoncées, corps décapités, membres arrachés, tuerie d'une épouvantable violence, une vingtaine de personnes avaient été massacrées pendant la nuit. Le feu avait été mis au hameau une fois le forfait perpétré. Masa examina les cadavres : ils étaient tellement calcinés qu'il était impossible, sinon par la taille, de distinguer les hommes des femmes.

Son attention fut à nouveau attirée par le manège de son tigre. L'animal tournait en rond, passait ses pattes sur ses oreilles, grondait, fouettait l'air rageusement de sa queue, montrait les crocs. Jamais Masa ne l'avait vu dans cet état.

Soudain, il poussa un rugissement terrible et se rua dans les bois.

Masa se retrouva seul. Le silence retomba. Les oiseaux s'étaient tus. On n'entendait que le vent souffler, agiter les feuilles et plier les branches.

Et si les tueurs étaient encore là à l'observer ? Il ne sut jamais pourquoi il eut peur et s'enfuit en courant, oubliant qu'il était capable « d'accomplir des miracles ».

Lorsqu'il retrouva l'arbre où était le couffin, il s'arrêta, s'agenouilla et regarda les deux nourrissons. Les pensées s'entrechoquaient dans son cerveau troublé. Ces enfants étaient-ils les seuls rescapés du hameau ? Qui avait pu les déposer là ? Des fugitifs ou des meurtriers ? Et si c'étaient les meurtriers, pourquoi leur avoir sauvé la vie ? Pour les abandonner à l'appétit des bêtes sauvages ? Quels monstres avaient perpétré d'aussi abominables crimes ?

Soudain, une idée traversa son esprit. Il eut mal, il eut l'impression qu'une flèche de feu venait de se planter dans son crâne. Mais c'était une évidence ! Un miracle de plus ! Destiné à subjuguier les plus réfractaires ! Un moyen de s'attacher encore plus la dévotion de ceux qui croyaient en lui et l'amour de ses épouses. Amîra ne lui avait-elle pas demandé de la répudier parce qu'elle ne pouvait lui donner d'enfant ? Il avait souri et lui avait répondu qu'elle devait être patiente, que « Dieu » choisit toujours le bon moment. Il prit doucement un enfant dans chaque bras. Ils s'éveillèrent à peine.

Lorsqu'il regagna la caravane, la foule, stupéfiée, le suivit en silence jusqu'à sa tente. Amîra fut la première à le voir. Elle poussa un cri strident qui attira Shakîla dehors. Lorsqu'Illah arriva à leur hauteur, elles s'agenouillèrent. Alors le « Dieu Vivant » émit avec assez de force pour que tout le camp comprenne :

- Ce sont mes fils, ce sont désormais les vôtres. Je les ai fabriqués de mes mains, avec de la terre, de l'eau et du feu !

Une clameur, sortie de centaines de poitrines, monta vers les cieux. Le peuple d'Illah se prosterna, subjugué par ce nouveau miracle.



Nicolas n'était pas dupe. Il savait qu'on ne fabriquait pas d'être humain à partir de terre, d'eau et de feu. C'était une supercherie, une de plus, inventée par le gourou pour asservir d'avantage une nation abêtie par la guerre, le dénuement et surtout l'absence d'aïeux, capables de transmettre l'histoire, la tradition et le discernement. Si la jeunesse porte l'espoir et la vigueur d'un peuple, la vieillesse modère l'inexpérience et apporte la sagesse. Aucune des deux ne peut se passer de l'autre. Nicolas essaya discrètement de savoir comment Illah s'était procuré les jumeaux. Il soupçonna même le Maître d'avoir assassiné les parents de ces enfants. Mais il lui fut impossible de trouver des preuves car, pris de frénésie, Illah ordonna le départ. Le tigre ne réapparut pas de la journée. S'il avait joué un rôle dans ce drame, les preuves disparaîtraient avec lui.

Nicolas s'étonna auprès de Shakîla. Habituellement, lorsque la caravane prenait la route, on attendait son retour pour le mettre en cage. La jeune femme répondit que le fauve était en chasse et qu'il rejoindrait Illah plus tard.

Lorsque le lendemain Shakîla donna le signal du départ, personne ne vit, sur une colline, dissimulée derrière un arbre, la haute silhouette qui regardait le convoi s'ébranler.

Près du « Dieu Vivant », les nouveaux prédicateurs regardaient leurs ouailles avec l'arrogance de ceux qui sont initiés. Parmi eux, il y avait ce jeune tout malingre, à la voix douceuse, à la peau aussi blanche que ses cheveux. Ses yeux rosés et sa pupille rouge se cachaient derrière des lunettes très noires qu'il avait trouvées quelque part. On l'appelait Irod.

Nicolas avait demandé si c'était son vrai nom⁴. Rencontré au hasard d'une halte, il s'était mis au service d'Illah en se jetant à ses pieds. Depuis, il passait son temps à espionner pour le compte du « Dieu Vivant », voyait tout, entendait tout, rapportait tout. Il faisait à la fois office de prêcheur et d'inquisiteur. Nicolas sut tout de suite qu'il devrait s'en méfier. Ce fourbe qui ne servait que ses intérêts, aurait vendu ses parents pour jouir des faveurs d'Illah. Heureusement, ce dernier savait qui le servait le mieux.

Deux jours plus tard, Shakîla vint chercher Nicolas. Il entra dans la tente faiblement éclairée par la lueur de deux torches qui sentaient mauvais. Le « Dieu Vivant » le fit approcher de la table où il se tenait. Elle était encombrée de feuilles de papier froissées et déchirées.

Depuis la guerre, Nicolas n'avait pas revu de papier. Ces grandes feuilles étaient en fait des cartes, ou plutôt des lambeaux de cartes, assemblés maladroitement entre eux.

- Je suis resté assez longtemps ici. Je dois encore m'éloigner de ceux qui me veulent du mal et qui me poursuivent. Je veux aller là !

L'index d'Illah s'était posé sur un bout de carte particulièrement abîmé. On voyait à peine le nom de la ville désignée par le doigt du démiurge : « Moscow ».

Ainsi le « Dieu Vivant » voulait conduire son peuple à Moscou. « Pourquoi Moscou ? » se demanda Nicolas. Autrefois, le voyage par avion ou par l'autoroute demandait peu de temps. Mais aujourd'hui, c'était autre chose. La route vers le nord n'existait plus et il faudrait sans doute des semaines, voire des mois, pour parcourir les huit cent cinquante kilomètres qui les séparaient de l'ancienne capitale.

Nicolas, qui fouinait un peu partout dans le camp, savait que la partie « vivante » de cette smala se déplaçait lentement. D'abord, chaque jour, des éclaireurs allaient à la recherche de

4 Interrogation compréhensible : Irod, en Russe, signifie « monstre », en référence à Hérode 1^{er}, roi des Juifs.

nouveaux adeptes qu'ils ramenaient de gré ou de force. Les décès, dus aux maladies ou aux accouchements, étaient nombreux et il fallait enterrer les morts. Quant aux animaux de trait, leur troupe était disparate. En trouver de nouveaux et remplacer ceux qui crevaient sous les coups et la fatigue, demandait du temps. Ensuite, les retraites du Maître duraient parfois plusieurs jours. Enfin, les chariots étaient lourds, les avaries courantes. Le convoi n'était donc pas en mesure de faire plus d'une vingtaine de kilomètres quotidiennement.

On était en automne. Mais Illah craignait quelque chose, il voulait partir. Nicolas accepta d'ouvrir la route sans être certain d'atteindre le but qui lui avait été fixé.

Son périple fut minutieusement préparé. On lui fournit une escorte de dix grandes brutes lourdement armées, montées sur de solides chevaux. Ces soudards étaient chargés de sa protection et de la capture des futurs sujets d'Illah rencontrés en route, qu'Irod, joint au dernier moment à cette troupe, devait endoctriner. Nicolas était satisfait de sa manigance, menée de main de maître auprès d'Amîra. Celle-ci se méfiait du mouchard impénitent que tout le monde détestait. Et, lorsque Nicolas annonça qu'il demanderait au Maître de lui attacher Irod, à son avis seul capable de convertir les récalcitrants, elle vit là un moyen de se débarrasser de l'encombrant personnage. Elle aborda discrètement la question avec son époux. Nicolas n'eut même pas besoin d'en faire la demande. Il éloignait ainsi du « Dieu Vivant » un rival qui pouvait devenir dangereux. À ses côtés, il le contrôlerait aisément et faisait confiance à l'individu : à la fin de la journée, les dix troupiers le détesteraient déjà.

Les douze hommes quittèrent la caravane à l'aube sous un ciel plombé. Nicolas avait refusé de s'embarasser d'un chariot, sachant que les sols seraient bientôt détrempés et propices à l'enlissement. Il ne se faisait pas d'illusion : lorsqu'Illah arriverait sur les bords de la Moskova, ce serait l'hiver. Combien survivraient à cette épreuve ?



Ce fut un calvaire ! Rien ne leur fut épargné. La pluie, le vent, la boue, puis le gel, la neige et la glace. À cela, il fallut ajouter les loups qui harcelèrent sans cesse hommes et chevaux, le manque de gibier, l'absence presque totale de végétaux comestibles. Enfin, il y eut les jalousies, la méfiance hostile des uns envers les autres et par-dessus tout, l'hypocrisie et la lâcheté d'Irod qui causa la mort d'un des membres de l'équipe. Cette ambiance pesante fut accentuée par la solitude oppressante du groupe qui progressait lentement. Ils ne rencontrèrent pratiquement pas âme qui vive. Les quelques hameaux qu'ils croisèrent en chemin se vidèrent à leur approche. Déçu, Irod peina à endoctriner une trentaine de pauvres diables et les laissa sur place à attendre l'arrivée du « Dieu Vivant ». Au fur et à mesure de la progression vers Moscou, les rangs de la patrouille s'éclaircirent. Malgré la construction d'igloos pour passer les nuits à l'abri du froid, de la bise et des bêtes sauvages, ils souffrirent de nombreuses gelures. Les chevaux moururent les uns après les autres. On les mangea. Bientôt, il fallut continuer le périple à pied, parfois avec la faim au ventre. La nuit, lorsque le ciel était dégagé, Nicolas vérifiait qu'ils étaient sur la bonne route. Le jour, il balisait les chemins qui menaient vers l'ancienne capitale. Les surfaces dénudées, indiquant l'emplacement des grandes villes, lui servirent de repères. Briansk, Kalouga, autant d'étendues chauves, stériles, avec quelques restes calcinés qui dépassaient de la neige. C'est un peu plus loin, sur les bords de l'Oka gelée, qu'Irod ne fit pas un seul geste pour tenter de sauver un des guerriers sous les pieds duquel la glace céda. Nicolas s'interposa pour que ses compagnons ne le massacrent pas. Un peu plus tard, un autre, parti en éclaireur, disparut. Son cheval ensanglanté revint seul au camp, poursuivi par une dizaine de loups qu'il fallut combattre au corps à corps. À trois jours de

marche de Moscou, ils n'étaient plus que trois, affamés et transis de froid. À bout de forces, ils arrivèrent en vue d'un hameau composé de quelques maisons, construites de bric et de broc. Une dizaine de familles y vivaient dans des conditions précaires. Les trois hommes furent accueillis avec méfiance mais on leur offrit quand même un peu de soupe. Ragaillardi par la chaleur, Irod entreprit de les convertir au culte du « Dieu Vivant ». Pendant qu'il circonvenait les plus crédules, Nicolas repéra un vieil homme et engagea la conversation avec lui. Il s'appelait Lev⁵. Nicolas apprit qu'ils étaient sur l'emplacement de la ville de Podolsk, à trente-cinq kilomètres au sud de Moscou dont il ne restait plus rien.

- Plus rien ? demanda-t-il.
- Plus rien, petit-père ! répondit Lev. J'étais trop jeune lorsque la guerre a éclaté, je n'ai pas de souvenirs. Mais mon père m'a raconté et j'ai retenu certaines choses. Cette Sphère noire dans le ciel a tout détruit. Après, elle a envoyé des boules volantes qui ont tout nettoyé. Si tu voyais Moscou maintenant, quand il n'y a pas de neige... C'est une étendue plane d'où tout a disparu. Plus d'immeubles, plus d'églises. Pas trace du Kremlin. La seule chose qui vive, c'est la rivière. On dirait que la ville n'a jamais existé.

Lev se tut un long moment. Nicolas respecta son silence et en profita pour l'examiner. Pas très âgé, il avait l'air d'un vieillard. Hirsute, sale, sa peau était couverte de rides profondes. Dans son visage émacié, buriné par les intempéries et les privations, on ne voyait que ses yeux sombres qui brillaient à la lueur d'un feu brûlant dans une cheminée tenant à peine debout.

- Il y a des buissons, beaucoup de buissons et quelques arbres... des petits arbres, des jeunes. Et puis, il y a de grandes surfaces où rien ne pousse. Le sol est tout drôle : il brille et ressemble à la glace qui est sur la Moskova l'hiver. À cause de ça, mon père maudissait cette saloperie de Sphère qui se baladait dans le ciel et qui a tout rasé.

⁵ Léon (lion) en Russe.

Nicolas savait bien que l'énorme vaisseau spatial n'était pas responsable de ce qui s'était passé.

- Comment ton père et toi avez-vous échappé au désastre ?
- Je ne sais pas, je ne me rappelle plus... mon père était militaire... un jour, il m'a dit que je ne verrai plus maman...
- Y'avait-il d'autres militaires avec lui ? Où sont-ils ?
- Peut-être... on est parti... on a marché... j'avais faim et soif, je pleurais beaucoup... j'ai voulu oublier... je n'ai plus de souvenirs, ma mémoire est vide.

Lev se tut et Nicolas n'en apprit pas plus.

Le lendemain, Irod s'approcha de Nicolas et s'assit face à lui. Il faisait sombre dans la cabane que les villageois leur avaient laissée. Faite de morceaux de bois, de terre et de branchage, elle protégeait ses occupants du gel et conservait un peu de la chaleur dégagée par quelques pierres brûlantes qui servaient à maintenir une infâme soupe au chaud.

Irod avait enlevé ses lunettes noires et Nicolas réussit, pendant quelques secondes, à voir le regard fuyant de l'albinos. Dans la pénombre, il aperçut l'iris presque violacé et la pupille rouge qui se détournèrent pour regarder sur le côté.

- D'après ce que j'ai compris, commença-t-il de sa voix onctueuse, nous sommes près du but.
- Exact, répondit sèchement Nicolas qui n'aimait pas ses manières compassées.
- C'est toi qui décide, petit-père. Mais nous ne sommes plus que trois. Nous avons deux jours de marche. Il serait peut-être plus prudent d'attendre notre maître ici et de profiter de l'hospitalité des gens. Nous mangeons presque à notre faim. Nous sommes à l'abri... Et puis, nos hôtes sont réceptifs à ce que je leur dis. Ils m'ont laissé installer dans un coin une chandelle et un dessin qui représente Illah. Ils acceptent de prier avec moi pour que notre Maître les protège. Il faut que je passe encore du temps avec celui qui se nomme Lev. Il est rétif, il ne croit pas...

- Je t'interdis de lui faire du mal, hurla Nicolas en levant la main sur l'albinos qui se recroquevilla.

Le soudard qui était accroupi dans un coin de la pièce ne broncha pas. Il était trop heureux qu'Irod soit malmené par le chef. Nicolas approcha son visage de l'oreille de son interlocuteur.

- Écoute-moi bien ! Si cet homme est rétif à tes arguments, c'est parce qu'il a vécu des événements que tu n'as point connus et que tu n'imagines même pas. À cause d'eux, il doute de l'existence d'un dieu. Moi, j'ai vu ce qui s'est passé alors et j'ai cessé de croire.

Nicolas nota le frémissement qui secoua le corps d'Irod.

- J'ai cessé de croire jusqu'à ce que ma route croise celle de notre Seigneur, ajouta-t-il en insistant sur ce dernier mot.
- Mais il faut qu'il croie en notre Maître afin qu'il construise son royaume et que nous, ses proches serviteurs, puissions régner sur ces gueux.

Nicolas pâlit et se retint de frapper l'ignoble individu. Il réussit néanmoins à maîtriser sa colère et répondit avec calme :

- Je pense que ton travail est de convaincre en faisant aimer Illah et tu n'as certainement pas usé des bons arguments. Je parlerai à cet homme. Maintenant, en ce qui concerne ta proposition d'attendre la caravane ici...

Nicolas jeta un coup d'œil au guerrier qui les accompagnait. C'était une bonne brute, inculte, qui ne savait se servir que de ses poings et de ses armes, qui ne se plaignait jamais, malgré la perte de plusieurs doigts et d'orteils, gelés au fil des jours. Nicolas savait qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'il fracassât la tête d'Irod. Cet homme était à bout, il s'était battu contre les loups, avait été blessé, mordu ; mais il souffrait en silence.

- Je pense que tu as raison, nous attendrons ici. Lorsqu'Illah arrivera, nous aurons repris des forces et nous partirons pour faire les derniers kilomètres avec une solide escorte. Je sais où est l'emplacement de l'ancienne capitale. Mais il n'est

pas question de vivre aux crochets des villageois. Nous les aiderons à trouver de la nourriture. Dès demain !

Illah arriva un mois plus tard. Irod constata avec dépit que plusieurs courtisans s'étaient rapprochés du Seigneur pendant son absence et s'employaient aux mêmes tâches que lui. Cela amusa beaucoup Nicolas qui fut félicité pour son efficacité.

Les occupants du hameau se prosternèrent devant le nouveau Dieu qui se livra à ses tours de magie habituels. Même Lev, averti par Nicolas, joua le jeu. Néanmoins ce dernier constata que la smalah avait diminué de moitié. En furetant partout, il apprit que les conditions climatiques épouvantables avaient emporté hommes, femmes et enfants par centaines. Les quelques dizaines de pauvres hères, rencontrés au gré des sentes et convertis par Irod, n'avaient pas compensé les dégâts causés par l'hiver, les maladies, les privations. Le maigre cheptel avait été décimé, les chevaux étaient rares, les hommes avaient dû tirer eux-mêmes les chariots et le tigre avait définitivement disparu. Mais on suivait toujours « Illah », on l'adorait, on lui adressait des prières. Pendant ce temps, le « Dieu Vivant » parlait aux vents, aux arbres et à la nature tout en enseignant que la mort du corps n'avait aucune importance. Quelque chose d'impalpable lui survivait et se réincarnait plus tard. Nicolas comprit qu'une théocratie était née, avec son demiurge et ses prêtres.

Lorsqu'il se retrouva dans la tente du gourou, il vit avec plaisir que les deux enfants se portaient bien, avaient pris du poids et des forces. Illah avait laissé ses épouses leur donner un nom. Toutes deux vénéraient ces enfants comme un don divin. Amîra avait donné à son fils le nom de son propre père, Nader. Shakîla avait appelé le sien : « Issa ». Nicolas en fut bouleversé⁶.

6 Réaction compréhensible de Nicolas, Issa étant le nom arabe de Jésus.

La caravane s'arrêta quelques jours pour reprendre des forces. Au gré d'une accalmie hivernale caractérisée par un ciel dégagé et un froid intense, Nicolas, avec la bénédiction d'Illah, escorté d'une troupe d'hommes bien armés, prit la direction du nord, vers l'ancienne capitale de la Russie. Deux jours plus tard, il aperçut sur sa droite une large rivière couverte de glace. C'était la Moskova.

Pris de frénésie, il pressa le pas vers une colline et l'escalada en soufflant comme un phoque. Il franchit les derniers mètres à quatre pattes, rampant presque dans la neige fraîche.

Ses hommes, restés au pied de la butte et surpris par sa précipitation, le virent se lever puis tomber à genoux, le dos courbé...



ANKARA

« Frère loup, tu commets beaucoup de ravages dans la contrée où tu as causé de très grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu sans sa permission (...) mais je veux, frère loup, rétablir la paix entre eux et toi ; pourvu que tu ne leur fasses plus de mal, ils te pardonneront toutes les offenses passées ; les hommes ni les chiens ne te persécuteront plus. »

(Saint François d'Assise)

Nouvelle ère, année 27, fin mai.

La nuit avait emmailloté le bourg. Il pleuvait. Les habitants s'étaient calfeutrés devant leurs cheminées. Une fumée âcre planait au-dessus des toits, bloquée par les nuages et la pluie. Il faisait froid. Pourtant, l'été approchait. Les températures hivernales n'étaient jamais descendues aussi bas. La neige avait recouvert le paysage pendant de longs mois. La rivière avait gelé.

Un chien aboya. Quelque chose d'anormal venait d'avoir lieu. Au centre de la bourgade isolée sur le plateau anatolien, deux grandes silhouettes étaient apparues. Elles s'ébrouèrent et se dirigèrent vers les hauts du village. Un observateur attentif aurait constaté qu'elles se déplaçaient sans toucher le sol.

Un second chien aboya, puis se mit à couiner et se tapit au fond d'une remise en tremblant. Une femme jeta un coup d'œil à travers la vitre crasseuse qui colmatait partiellement une lucarne. Elle ne vit pas les deux ombres qui montaient lentement vers l'ancienne citadelle. Elle haussa les épaules et referma le lourd rideau qui stoppait l'air venu de l'extérieur.

En haut de la butte se dressait une ferme faite de torchis et de pierres, couverte de tôles et de chaume. Les fenêtres, fermées par des volets de bois, étaient petites et rares. L'une d'elles laissait filtrer une faible lumière. Le chien de la maison

dressa ses oreilles et, flairant une odeur inhabituelle, sortit de son refuge, aboyant et grognant contre les deux ombres. L'une d'elles se tourna vers lui. L'animal chouina, sautilla d'une patte sur l'autre en remuant la queue et réintégra sa tanière. La porte n'était plus qu'à quelques mètres.

Samia donnait le sein au coin du feu. Le bébé tétait goulûment le mamelon gonflé de sa mère qui le regardait en fredonnant une vieille complainte. Elle tendit l'oreille à l'abolement du chien, puis revint à sa contemplation. Deux coups légers furent frappés à la porte. Samia se leva et s'approcha de l'entrée, une chandelle à la main.

- Qui est là ? demanda-t-elle.

La porte s'ouvrit toute seule en gémissant. Dans la pénombre, Samia aperçut les deux grandes silhouettes. Paniquée, elle lâcha la chandelle qui resta suspendue en l'air, ce qui ajouta à sa frayeur. Reculant lentement, elle essaya d'appeler son mari à l'aide mais aucun son ne sortit de sa gorge.

L'un des deux personnages fit un pas vers elle et rejeta la capuche qui lui couvrait la tête. Samia s'arrêta, arrondit sa bouche comme pour dire « Oh ! ». Elle avait reconnu la visiteuse.

Ursula s'avança et lui sourit, suivie par Ishi qui referma la porte derrière elle.

- Je sais que tu m'as reconnue, émit Ursula. Mustafa a dû te parler de moi.

Samia, les yeux écarquillés par l'étonnement, contemplait la femme blonde qui se tenait devant elle. Les descriptions de son mari étaient en deçà de la réalité. Elle se pencha sur le côté pour admirer Ishi qui s'approcha et regarda le bébé qui se gavait du lait maternel.

- Est-ce un garçon ? demanda-t-elle.

Samia se remémora l'époque où elle voyageait avec Illah. Lui aussi s'adressait directement aux crânes, sans parler. Mais son expression était différente, plus proche du langage des hommes. Là, les pensées, les images, les notions étaient

beaucoup plus complexes, spirituelles et rapides. Pourtant, elle comprenait sans difficulté ce que lui communiquaient ces magnifiques créatures.

- Oui, répondit-elle.
- Il est superbe ! émit Ursula en enlevant la longue cape qui lui couvrait les épaules. Mustafa est-il là ?
- Oui, dit une nouvelle fois la jeune maman.

Ayant fait signe à ses hôtes de la suivre vers l'âtre, elle disposa deux coussins et les invita à s'asseoir. Puis elle empoigna la chandelle et passa dans une autre pièce.

Elles entendirent un bruit de galopade. Mustafa fit irruption dans la pièce.

- Vous ! dit-il en anglais. Il s'approcha rapidement d'Ursula et la dévisagea. C'est bien vous ! reprit-il. Pourquoi ne pas ... ?

Sa question n'avait pas de sens. Comment auraient-elles pu le prévenir ? Cela faisait un an que Cevat avait remis à Lisa le message de Mustafa⁷ et, depuis, il n'y avait pas eu de contact entre eux.

Samia avança un siège pour son mari. L'enfant, rassasié, ne tétait plus. Sa mère voulut quitter la pièce, mais Mustafa la rappela et la fit asseoir à ses côtés.

Ishi remarqua ce geste de bonté, inhabituel chez les anciens peuples du Moyen-Orient. Quelque chose avait changé. Mustafa prit la parole en anglais. Il expliqua qu'il l'enseignait à Samia qui, maintenant, le comprenait bien. Ursula et Ishi pouvaient s'exprimer comme elles en avaient l'habitude, sans parler.

Ursula sourit en reconnaissant l'esprit méthodique de Mustafa.

- Comment s'appelle ton fils ? demanda-t-elle.
- Aslan, répondit-il, ce qui veut dire « Lion ».

⁷ Cf. La Pyramide Enfouie : Kharkov.

- Il est magnifique et nous sommes heureuses pour toi. Quel âge a-t-il ?

- Quatre mois, répondit Samia.

Mustafa lui demanda de préparer du thé. Il prit l'enfant dans ses bras et lui sourit.

- J'espère que sa mère et lui vivront longtemps. Je n'ai pas eu ce bonheur la première fois.

- Nous les protégerons si tu fais appel à nous, dit Ishi en anglais.

Samia se tourna vers elle, surprise de l'entendre s'exprimer comme les humains. Ursula perçut son étonnement.

- Ishi et moi-même parlons de nombreuses langues utilisées par les hommes. Mais nous préférons nous exprimer autrement, c'est plus précis et beaucoup plus rapide.

On frappa. Samia regarda son mari qui fit un signe de la tête. Elle quitta l'âtre et alla ouvrir la porte. Emin fit un pas en avant et se figea. Là, près de la cheminée, il avait reconnu la longue chevelure blonde !

- Entre, lui dit Samia, il fait froid dehors.

- Viens, Emin, approche, dit Mustafa en passant au turc. Nous avons de la visite.

Emin se dandina d'un pied sur l'autre. Samia le poussa vers les visiteuses qui se levèrent. Il les regarda, bouche bée, sans pouvoir proférer un mot. Elles étaient magnifiques et le vêtement noir qui les couvrait du cou jusqu'aux pieds, moulait leur corps. Il trouva qu'elles avaient embelli. Emin s'assit en tailleur à même le sol et regarda son chef.

- Samia, tu en sais assez pour traduire à Emin ce que je dirai en anglais.

Il se tourna vers les deux [ÔM] qui avaient repris place sur leurs coussins.

- Où avez-vous établi votre campement ?

- Pas très loin, répondit Ursula, sur une hauteur boisée ; il y a une petite grotte où nous avons installé notre tente.

- Vous êtes venues seules ? Où sont vos montures ?

- Nous n'avons pas besoin de montures pour nous déplacer, d'escorte non plus, répondit Ursula.

Mustafa ne put s'empêcher de ressentir une profonde admiration pour ses hôtes. Leur courage et leur force le fascinaient.

- Si personne ne vous attend, je vous offre l'hospitalité.

Ursula le remercia chaleureusement. Cette invitation leur allait droit au cœur. Quelque chose avait changé ; il n'était plus l'ennemi qu'elles avaient connu.

Après un long silence, juste troublé par le bruit des flammes, il prit la tasse de thé brûlant que lui tendit sa femme et, s'adressant à Emin, dit :

- Va chercher les hommes de confiance. N'oublie pas Tarik et Abdulah, ils seront ravis de revoir Ursula et Ishi. Les femmes peuvent venir, elles aideront Samia à préparer le repas et verront, pour la première fois, les « Mûtaans » dont on leur a tant parlé.

Ishi sourit.

- D'où tiens-tu ce mot ?
- Mon grand-père Himzo, qui a été dans la Sphère, vous appelait comme ça.
- Ce terme est la traduction en langue humaine, d'une notion désignant quelque chose d'imparfait, d'inachevé. Nos parents, alors, n'avaient pas reçu toutes les modifications apportées à leur corps et leur cerveau. Après, ils sont devenus des [ÔM], c'est-à-dire « Entité Accomplie ».
- Alors, pour vous désigner, maintenant, dans une langue humaine, il faut dire « ÔM » ?
- Oui, mais pour t'adresser à nous individuellement, utilise « Ursula » ou « Ishi ».
- Mais, lorsque vous conversez entre vous par la pensée, demanda Samia, comment faites-vous ?
- Nous avons chacune une signature psychique qui n'appartient qu'à nous. Lorsque je m'adresse à Ishi, j'é mets son code et le mien. Cette opération instinctive établit la communication entre nous deux et la ferme aux autres.

- Parler avec sa voix est plus simple ! dit Mustafa. Avec cette voix, je peux imiter un chien ou un oiseau, chanter, prendre des intonations différentes lorsque je m'adresse à ma femme, à mon enfant, à mes amis. Je ne vous envie pas.

Ursula sourit.

- Tu sais, Mustafa, lorsque je suis avec celui que j'aime, je parle comme toi, et Ishi aussi.
- Et avec vos amis et vos enfants ?
- Avec nos amis, s'ils sont de langues différentes de la nôtre, nous utilisons notre pensée. Avec les enfants, ... disons que les bébés émettent des « idéogrammes mentaux » bien avant de savoir parler.
- Je vous plains. Dans quelques générations, vos petits seront comme les occupants de la Sphère. Mon grand-père me l'a dit : eux, ils n'avaient plus de voix !

Les compagnons de Mustafa et leurs épouses arrivèrent quelques instants plus tard. Tarik et Abdulah, encore trop jeunes pour avoir pris femme, se contentèrent de s'asseoir tout près des deux [ÔM]. Tarik, premier à avoir affronté Ursula, fanfaronnait un peu.

Les épouses des nouveaux venus ne quittaient pas les deux étrangères des yeux. Elles avaient beaucoup entendu parler de ces êtres prodigieux qui vivaient loin au sud. Leur beauté, leur taille, les yeux de braise d'Ishi et les cheveux blonds d'Ursula les fascinaient.

Pendant le repas, Mustafa posa LA question attendue par Ishi.

- Depuis l'automne dernier, nous n'avons aucune nouvelle d'Illah. Nous ne savons pas où il est, ni ce qu'il fait. Et vous ?
- Trois missions d'exploration sont parties pour visiter la Terre, commença-t-elle, emportant à leur bord nos parents chargés de rencontrer les hommes qui ont survécu. L'une d'elle s'est déroutée pour aller au fin fond de la Mer d'Azov. Une patrouille, menée par mon propre père, a été jusqu'à Kharkov. Masa, c'est son vrai nom, n'y était déjà

plus et l'hiver avait effacé ses traces. Nous ne savons pas où il est... pour l'instant.

Mustafa s'abîma un long moment dans ses pensées.

- Je n'aime guère cela. Savoir où est son ennemi est essentiel. Je vis dans la crainte de son retour. Et maintenant, vous non plus ne savez pas où il est ! Que dois-je redouter ?
- Pour l'instant, rien ! répondit Ursula. Il a sans doute voulu mettre plus de distance entre nous et lui. Il fuit encore et toujours. Il faudra bien qu'il s'arrête !
- Ça ne me rassure pas. Combien sont-ils maintenant ? Il m'a demandé d'être son arrière-garde et de fidéliser le peuple d'ici à sa personne.
- L'as-tu fait ?

Mustafa regarda tour à tour ses compagnons et leurs épouses. Puis il en désigna une.

- Tu vois Karima, l'épouse de Faruk ? Lorsque Masa est devenu le « Dieu Vivant » sous le nom d'Illah, ses parents l'ont donnée à lui pendant plusieurs jours pour qu'elle ait un enfant divin. Cela en vain ! Avec Faruk, c'est venu tout de suite. Ici, le doute s'est installé lorsqu'on a constaté qu'aucune des femmes ayant couché avec lui n'avait enfanté. Est-ce normal, un « Dieu » stérile ?
- C'est normal, Mustafa. Nos relations éventuelles avec des humains ne peuvent donner de fruits, suite aux transformations génétiques subies par nos parents. Nous ne sommes plus des « Homo Sapiens ». C'est la preuve qu'Illah est bien des nôtres et non un dieu.

Un murmure parcourut l'assistance.

- Mustafa, tu as certainement parcouru ton pays. Combien êtes-vous ?
- Ankara a un peu plus de deux mille habitants. Il reste des hameaux peu peuplés. Istanbul, Izmir, Antalya sont désertes ou presque. Nous estimons la population actuelle de l'ancienne Turquie à cinq mille personnes, peut-être moins. Parmi ces gens, il y a les vieux croyants, ceux qui ont choisi Illah et ceux qui, comme moi, ne croient plus en rien. Mais,